

Michel Régnier

Nicola Merola

Number 132, January 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50686ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Merola, N. (1988). Michel Régnier. *Séquences*, (132), 56–57.

Michel Régnier



Y a-t-il un endroit au monde où la misère sévit et que Michel Régnier n'a pas encore visité? Vous êtes assuré qu'il a déjà l'oeil sur ce pays. Car ce qui l'intéresse dans le cinéma, c'est de dénoncer les injustices qui ravagent la face de la terre. Pour cela, sa caméra est toujours prête à prendre la relève. D'ailleurs, dans son livre « L'Humanité seconde », il s'identifie comme un « cinéaste face au Tiers-Monde ». Michel Régnier entend aller à la rencontre des plus défavorisés de la terre, non seulement pour les capter sur pellicule, mais surtout pour leur donner la parole afin que nous entendions « leurs voix nues que nous ne voulons pas entendre ». Dans cette interview, on connaîtra mieux les préoccupations essentielles d'un cinéaste qui n'a de cesse de nous déranger avec plus d'une centaine de films qui dénoncent la misère du monde.

Nicola Merola

Séquences — Monsieur Régnier, comment en êtes-vous arrivé à exercer la profession de cinéaste?

Michel Régnier — J'ai quitté l'école à quatorze ans, étant l'aîné d'une famille pauvre de huit enfants. J'ai travaillé à l'usine de mon père jusqu'à dix-sept ans, puis je suis devenu apprenti-photographe. J'ai alors fait du reportage dans l'est de la France. À dix-neuf ans, j'avais ma carte de presse et j'étais d'ailleurs le plus jeune reporter en France. Le cinéma m'intéressait de plus en plus. C'est alors que j'ai dit à mon père que je voulais en faire. Il m'a donné un coup de pied au cul et il m'a dit: « Tu ne voudrais pas être pape? » J'ai tout appris par moi-même et mon père en était tout fier. J'ai travaillé en Europe, puis en Afrique, où j'ai fait la rencontre de Jean-Marc Léger, qui était éditorialiste au **Devoir**. Il m'a fait part d'un certain besoin de cinéastes à l'O.N.F., institution que je connaissais très bien de réputation. Je n'ai pas hésité et je suis venu au Québec, à l'âge de vingt-trois ans.

— À en juger de par vos films, vous êtes, en quelque sorte, un cinéaste humaniste.

— Ce mot me flatte, mais c'est à vous seul d'en décider. Effectivement, la seule religion à laquelle je crois, c'est l'humanisme. Je ne crois en aucune doctrine, en aucun parti politique. Je crois en l'homme, un point c'est tout. Je pense que l'homme ne peut se sauver que par lui-même, appelez ça de l'humanisme si vous voulez.

— La dénonciation sociale est présente dans votre oeuvre tout entière, vous débattiez de grandes causes, vous dénoncez des injustices. Est-ce là le principal but de votre carrière?

— Toutes les causes sont grandes si elles sont importantes pour un village, une communauté, une famille. Par exemple, pendant la guerre du Vietnam, j'ai soutenu le peuple vietnamien. J'étais absolument contre cette guerre. L'histoire nous apprend que les Français, les Américains, les Japonais ont divisé ce peuple. Mais ne nous trompons pas, le Nord n'était pas composé uniquement de héros et le Sud de pourris. Il y avait un peuple souffrant, un peuple désuni. Ce que j'essaie de faire, ce sont des films qui donnent la parole à ceux qui ne l'ont jamais.

— La Casa le démontre bien.

— Ce qu'on a voulu montrer, à l'occasion de l'année internationale des sans-abri, c'est la vie telle qu'elle est pour une famille de Guayaquil, laquelle, je crois, est assez représentative de millions d'autres familles qui vivent actuellement en Amérique latine. On a aussi insisté, en réalisant **La Casa**, sur le fait que, même à travers la plus grande misère, les conditions les plus dures, une chose demeure formidable, l'espoir, la rage de vivre qui habite ces pauvres gens. Le film le montre bien quand, à quatre ou cinq reprises, on voit leur maison détruite. Ils ne se démoralisent jamais. Au contraire, ils se remettent au travail avec toujours la même conviction. Combien de Canadiens auraient ce courage?

— Avez-vous déjà songé à travailler des oeuvres de fiction?

— Non, je n'ai jamais travaillé dans la fiction. C'est un genre différent. Celui qui convient le plus à ma personnalité, c'est le documentaire. J'aime le cinéma de fiction en autant qu'il est basé sur des faits réels comme, par exemple, **Pather Panchali** de Satyajit Ray ou, plus récemment, **The Killing Fields** (La Déchirure) de Roland Joffé. Pour moi, le cinéma perd tout son sens quand les gens vont voir un film parce que Yves Montand ou Depardieu y jouent.

— Vous avez travaillé dans beaucoup de pays?

— Oui, quarante ou quarante-deux. La plupart du temps dans des pays sous-développés, en Amérique du Sud, en Amérique centrale, en Afrique, mais j'ai aussi travaillé au Canada, aux États-Unis, au Japon et en Europe. Depuis les quinze dernières années, j'ai travaillé presque exclusivement dans des pays en voie de développement.

— Votre façon de travailler et de voir les choses reste-t-elle toujours dans l'esprit de l'Office national du film?

— De façon générale, oui. J'ai de bons rapports avec l'O.N.F. Georges Dufaux, le directeur, est un documentariste chevronné et plusieurs producteurs sont des cinéastes. Sur cent cinquante films, dont la moitié ont été réalisés à l'O.N.F., je n'ai été censuré qu'une seule fois. C'était pour la série « Trois Milliards » présentée à Radio-Canada. Six des sept épisodes ont été censurés.

— Vous avez accepté sans protester?

— Je n'ai pas accepté! Mais c'était ça ou on me mettait à la porte.

— Depuis combien d'années travaillez-vous à l'O.N.F.?

— J'y suis arrivé en 1957, et en 1959 j'en suis parti. J'ai travaillé huit ou neuf ans comme pigiste indépendant, pour revenir à l'O.N.F. en 1967, où je suis depuis.



La Casa